

ment par trop désagréables, et vous avez vraiment l'air de ne m'en savoir aucun gré ! L'argent... C'est très bien !... J'ai de bons gages... Je n'en disconviens pas... Mais ça n'est pas grand'chose. Avec les économies que j'ai pu faire à votre service, ça n'est pas encore avec cela que j'irai planter mes choux...

—Et mon testament, faquin !... Il n'a donc, à tes yeux, aucune valeur, mon testament !... Mais alors !... Je n'ai donc qu'à le déchirer.

Et M. de Malthen marcha droit à un merveilleux cabinet italien, à incrustations d'ivoire, dont il ouvrit un large tiroir.

Sur une foule de papiers épars, M. de Malthen prit une large enveloppe cachetée à ses armes et en montra la suscription à son ingrat serviteur.

« *Ceci est mon testament.* »

—Eh bien ! dit-il avec un violent mouvement nerveux, puisque vous n'y attachez aucun prix, maître Conrad, puisque ce testament dont une clause vous avantage de si importante façon est pour vous lettre morte... je n'ai qu'à le déchirer ou à le jeter au feu... C'est la chose la plus rationnelle du monde que j'ai à faire vis-à-vis d'un serviteur qui ne veut, qui n'entend rien supporter pour son maître.

Cette nerveuse mercuriale et la mimique qui si bien l'accompagnait eurent le don de réduire à néant toute la superbe de M. Conrad.

Aux genoux de M. de Malthen, platement il se précipita, jouant à merveille la comédie du repentir.

—Mon maître ! mon bon maître ! s'écria-t-il. Je sais parfaitement, bien que vous en disiez, que vous avez de l'affection pour moi ! Et que vous savez aussi qu'en toutes circonstances vous pouvez compter sur Conrad !

Le comte eut une hésitation.

Puis, semblant céder à un sentiment de pitié et de faiblesse :

—Allons ! soit, dit-il, je veux bien te pardonner cette fois encore... Mais, souviens-toi bien, Conrad, que ce sera la dernière !

« Plus de reproches, de menaces... Autrement, que ce soit bien chose entendue, plus de testament !... Le cabinet italien, le testament, seront transportés à Retzow ; tu le trouveras toi-même, dans le cas où il m'arriverait malheur... »

Le comte insista sur ces derniers mots. Et l'enveloppe carrée fut replacée sur le tas de papiers, dans le tiroir du cabinet italien.

—Mais enfin, monsieur le comte, s'écria encore Conrad, lorsqu'il fut revenu de cette sainte souleure, qu'est-ce que vous allez faire de cette Zorka ?

—Encore une fois, répéta M. de Malthen, il n'y a qu'à la laisser tranquille. Elle t'a dénoncé, mais elle ne s'occupera plus de toi, si tu lui rends la pareille... Je comprends très bien que j'ai su inspirer à cette fille une si mystérieuse terreur qu'elle n'osera rien entreprendre contre moi !... Elle se taira parce qu'elle est convaincue, comme je lui ai bien promis, que, si elle parlait, il s'écroulerait sur elle les plus grands malheurs.

—Et celui ou ceux qui m'ont assommé, continua Conrad, qu'est-ce que vous en dites et qu'est-ce que vous en faites ?...

—Ce sont des bohémiens, te dis-je... Des bohémiens qu'elle a sans doute retrouvés et qui ont pris parti pour elle.

—Hum ! fit le valet de chambre, des bohémiens qui écrivent des lettres au kreisdirector de Rogazen... Ça me semble terriblement louche, ça !

—Mais, reprit aussitôt le comte, je ne t'empêche pas le moins du monde, au contraire, de retrouver Zorka et de la suivre, de la surveiller, de reconnaître quels sont les gens qui lui prêtent aide et assistance. C'est certainement ton devoir, et il ne peut en résulter que du bien.

—Et puis alors ?

—Et puis, rien... Ne t'en prends pas à la tzigane. L'autorité est prévenue... Si elle venait à disparaître, c'est sur toi que se porteraient immédiatement les soupçons...

—Ça !... c'est réellement de la déveine.

—Comprends donc, double brute, que Zorka supprimée, tu ne pourras pas cacher son corps... Ça ne se cache pas un cadavre... Ça sort de terre, ça remonte à la surface de l'eau...

—Et si on l'attrait ici ?... Si on l'enlevait !... Si on l'amenait dans le laboratoire, et...

Le point suspensif de Conrad en disait plus long qu'un entier discours.

—Non ! fit le comte après avoir réfléchi durant un court instant. Ce serait vraiment trop dangereux... Zorka me prends pour le diable, ou tout au moins pour l'un de ses meilleurs serviteurs, nous n'avons rien, encore une fois, à craindre d'elle... Bornons-nous à la surveiller... quant à toi... aussitôt que je pourrai me passer de tes services, aussitôt que je pourrai remplacer cet imbécile de Mirko, qui, si sottement, s'est laissé mourir, je t'enverrai en mission, Conrad. Tu sais ce que je veux dire... Je paierai le... qu'il faudra... Je prierai le double... le triple... Je paierai... ce que tu voudras... Là !

La folie de l'idée fixe reprenait le misérable.

Ses yeux étincelaient, agrandis, arrondis, tandis que leur fixité devenait effrayante.

—Oui. Oui ! Il me faut l'autre, la pareille !... Je suis convaincu que je réussirai !... Et alors !... Quelle découverte !... Quelle gloire !...

—Mon Dieu, monsieur le comte, fit Conrad, en suivant par le coin de la paupière toutes les phases de la crise nerveuse à laquelle son maître était en réalité, en proie, mon Dieu, monsieur le comte, je ne dis pas que ça ne peut pas se trouver encore. Mais c'est dangereux... Nous avons eu de la chance jusqu'à présent... Mais elle peut tourner contre nous, cette chance... Et, j'en demande bien pardon à monsieur le comte, nous serions pris, l'un aussi bien que l'autre.

—Allons à Retzow, fit M. de Malthen. Là, au moins, je serai tranquille. Cet animal de kreisdirector m'avait mis l'esprit à l'envers, et il reste pendant un long moment quelque chose encore d'une pareille secousse.

Une voiture attelée des vigoureuses bêtes de l'écurie du comte les conduisit promptement à l'embarcadère du bord du lac.

Quand le cocher et la voiture se furent éloignés !

—Tiens, Conrad. Je vais te montrer combien j'ai confiance en toi. Tu vas voir quelque chose que tu ignores... Je suis pressé aujourd'hui. Et je vais, pour me rendre à l'île, employer un moyen dont je ne me suis pas servi depuis la mort de cet animal de Mirko.

Le maître et le valet remontèrent les bords du lac durant un espace de plus de cinq cent mètres.

—Tiens, et M. de Malthen désignait au milieu des roseaux des paillassons épais qui se confondaient avec les hautes herbes. Tiens, soulève une de ces nattes, que vois-tu là ?

—Un canot, fit Conrad, qui avait obéi à son maître.

—Bien. Il est léger, ce canot... mais il nous portera tous les deux... Il n'a qu'un aviron, tu vois... Tu n'as qu'à lancer le canot dans le courant... Ce courant est très violent à une très courte distance d'ici, et sans effort, sans peine, il nous portera jusqu'à l'île. Allons... vite...

Et le maniaque laissa transparaître le fond de sa pensée dévorante, en murmurant :

—J'ai hâte de les voir ! Ne dirait-on pas que j'ai peur qu'on me les prenne !...

Ainsi qu'il venait de le dire, grâce à l'aviron de Conrad, en maintenant la légère petite yole au milieu du courant, très promptement, ils atteignirent le bord de l'île.

Ce moyen rapide, M. de Malthen ne l'employait généralement que la nuit, et le lendemain matin, faisant le grand tour, Mirko ramenait l'embarcation au bord, et sur un chariot la remontait ensuite en sa cache.

Arrivés à la maison de Retzow, M. de Malthen, les doubles portes ouvertes, se trouva face à face avec la vieille Ruth.

La méchante physionomie de la mégère semblait exaspérée encore,

—Eh bien ! Ruth, demanda le maître, comment cela va-t-il ici ?

—Oh ! tout ce qu'il y a de mieux, Fred... tout ce qu'il y a de mieux... mon fils ! C'est qu'il ne fait pas bon badiner avec moi, parce que je sais comment m'y prendre.

—Et comment t'y prends-tu ?

—Ah ! ah ! ah ! C'est mon secret, Fred ! Tu n'aurais pas trouvé celle-là, mon fils !... Tu as bien fait de venir me prendre, vois-tu... Je suis bien celle qu'il te fallait...

—Mais quel est ton moyen, vieille sorcière ? Veux-tu parler ? Veux-tu répondre ?

Mon moyen est bien simple... Fred... Et il ne m'a pas donné beaucoup de peine à découvrir,

—Quel est-il, encore une fois ?...

—Eh bien ! La grande fait tout ce que je veux, dès que je la menace de taper sur la petite !...

—Oui ! C'est très joli ! très joli !... ton moyen !... Mais il ne faut pas me les abîmer, au moins !

—N'aie pas peur... Si j'administre quelques claques à la gamine pour faire marcher toutes les deux, ces coups-là ne laissent pas de marques.

Et, la vieille Ruth se mettant à rire, découvrit ses longues dents de louve.

Conrad, à travers ses paupières plissées, suivait toujours son maître. On eût dit réellement qu'il le surveillait.

Et quand, après le repas, il vint le retrouver dans le laboratoire où se perpétrèrent tant de crimes contre nature, le valet se laissa aller à murmurer entre ses dents le fond de sa pensée :

—Si je ne l'arrête pas avant qu'il soit bien longtemps, il finira bien par nous perdre tous les deux.